

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 37 (1899)
Heft: 36

Artikel: Leçons de chasse
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-197721>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 07.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE
Montreux, Gruyère, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Biel, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coiré, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.
ETRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AVIS. — Les nouveaux abonnés à dater
du 1^{er} octobre prochain, recevront GRATUITEMENT le journal D'ICI AU 30
SEPTEMBRE.

Les opinions toutes faites et les vieux garçons.

Les opinions toutes faites!! Mon Dieu! quelle plaie! Nous avons un stock énorme de ces anéries qui sont passées à l'état d'axiomes, et que, par conséquent, personne ne s'avise de détruire, ni même de discuter. D'où viennent-elles, qui les a inventées? Mystère! C'est sans doute de la génération spontanée. Le plus souvent, elles sont si ridicules qu'elles ne soutiennent pas une minute de réflexion; mais qui s'avise d'y réfléchir? Notre époque, qui a détruit tant de choses, les a religieusement conservées.

Il est vrai qu'elles sont commodes. Elles servent de jalons pour diriger la pensée; en les suivant, on est sûr de ne pas s'écartier des chemins battus et, par conséquent, de se trouver toujours en nombreuse compagnie. Les opinions toutes faites! c'est une sorte de lien, un signe maçonique, grâce auquel des gens, qui ne se sont jamais vus précédemment et qui séparaient des barrières de nationalités et de langues, se reconnaissent pour des frères.

Puis, pensez donc que de temps elles économisent et combien elles facilitent les rapports sociaux.

A notre époque si agitée, où irions-nous, grand Dieu, s'il fallait nous faire chacun une idée sur toutes choses, et que de fois ne risquerions-nous pas de nous battre avec nos plus proches et plus chers amis? Ne vaut-il pas mieux accepter honnêtement le catéchisme légué par les devanciers? C'est tout profit.

Et bien, non, et quand j'entends répéter gravement les sornettes que le gros du public accepte sans broncher, je ne puis m'empêcher de protester.... en mon for intérieur seulement; l'âge ne m'a pas encore enlevé toute ma timidité.

Il en est une, spécialement, qui a le don de m'agacer, et cela arrive souvent; c'est l'opinion que l'on se fait des vieux garçons.

« Les vieux garçons, dit la sagesse de M. Tout-le-monde, sont tous des égoïstes. S'ils ne se marient pas, c'est uniquement parce qu'ils ne pensent qu'à eux. L'égoïsme, c'est le fond du cœur de tout célibataire. »

Et l'on part de ce principe pour tourner en ridicule ces pauvres vieux garçons, les piller, et en faire les boucs émissaires de toute la société.

Bien sûr qu'il y a des égoïstes parmi eux, mais, bien certainement, moins que parmi les mariés.

Vous souriez et vous haussez les épaules.

— « Ce pauvre Pierre d'Antan, dites-vous, prêche pour sa paroisse; mais quant à prouver ce qu'il avance, c'est une autre question. »

— Bien sûr qu'il prêche pour sa paroisse.

Bien fou serait-il, le curé qui prêcherait pour la chapelle d'à côté. Et quant à prouver, ce sera vite fait, surtout avec des lecteurs aussi intelligents que ceux du *Conteur*.

Les gens mariés, dites-vous, font preuve de dévouement: ils se sacrifient pour leurs enfants. Etes-vous bien sûrs qu'ils fassent preuve de dévouement? Avez-vous jamais entendu un jeune homme vous dire avant son mariage :

« Par goût, je me passerais fort bien du mariage, mais je veux me marier afin de pouvoir me dévouer pour ma femme et pour une *trouée* d'enfants. »

Ah! le bon billet.

Je n'ai pas encore rencontré cet oiseau rare. J'ai vu cependant beaucoup de mariages. J'ai vu qu'on se mariait souvent — hélas! — par intérêt ou par ennui, quelquefois — heureusement — par amour. Du premier cas, nous n'en parlerons pas; il est évident que le dévouement n'a rien à faire dans ces sortes d'unions; quant au second, réfléchissez une minute et vous verrez qu'il est exactement pareil.

L'amour, mais connaissez-vous un sentiment qui soit plus égoïste? Dans les romans, il est vrai, on voit apparaître l'amour désintéressé: dans la vie pratique, jamais. Quand on épouse quelqu'un, par amour, à quoi pense-t-on avant tout, sinon à assurer son propre bonheur. Si l'on peut faire, par surcroit, le bonheur de la personne aimée, c'est tant mieux, mais ceci ne vient qu'en second. Où est-il l'amoureux qui dira :

« Un autre homme recherche celle que j'aime; mieux que moi, par son caractère, sa position, il peut assurer son bonheur, donc je me retire. »

Introuvable, cet amoureux, n'est-ce pas?

Ce fameux amour que vous prônez tant, qu'est-ce donc, sinon une recherche égoïste de son propre bonheur.

Plus tard, il est vrai, le sentiment paternel s'éveillera, et l'homme marié sera capable de sacrifices pour assurer le sort de sa famille, tandis que le vieux garçon, abandonné de tous, se repliera sur lui-même. Mais, cet amour paternel, qu'est-ce donc sinon un instinct naturel que vous partagez, messieurs, avec tous les animaux de la création, aussi bien les poules que les phoques et les hippopotames?

Tandis que le vieux garçon... Ah! parlons-en! Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi il ne se marie pas?

Il y en a un certain nombre qui sont vieux garçons — hélas, j'en connais — par la raison bien simple que, pour se marier... il faut être deux.

Mais, voilà, il n'est si pouette marmite qui ne trouve son couvercle, cette catégorie est donc peu nombreuse. La plupart des vieux garçons le sont... par dévouement. Parfaitement, messieurs les rieuses, par dévouement.

On est vieux garçon, amis lecteurs, parce que, au moment de s'embarquer sur la nacelle du mariage, on a fait un sérieux retour sur soi-même. On s'est demandé :

« Possèdes-tu un caractère capable de rendre une femme heureuse? As-tu une situation qui te mette, toi et ta famille, à l'abri de la misère? N'as-tu aucune maladie héréditaire que tu puisses transmettre à tes enfants? »

Dites, lecteurs qui riez, si tout le monde répondait franchement à ce petit questionnaire, ne verrait-on pas moins de tristes choses? Et lequel montre le plus de dévouement, celui qui se résigne à étouffer les battements de son cœur, parce qu'il sait qu'en se mariant il ferait une mauvaise action, ou celui qui, ne pensant qu'à son bonheur personnel, se lance à l'aventure dans l'aventure la plus dangereuse qui soit au monde?

Non, voyez-vous, les vieux garçons — et j'en peux parler savamment — sont pétris de dévouement, et, bien loin de les tourner en ridicule, on devrait les respecter. C'est pour eux que devraient être les meilleurs sièges à l'église, les meilleures bouteilles au caveau, et les plus douces prévenances.

Pour comble de dévouement, le vieux garçon connaît bien à l'avance le sort qui l'attend, et cette perspective ne le fait pas reculer. Il sait qu'on ne se fera aucun scrupule de lui jouer les plus mauvais tours, et qu'on le chargera de tous les péchés d'autrui. Il sait très bien que quand monsieur rentrera tard au logis, il servira, lui, de paratonnerre.

« Tu sais, dit monsieur à sa femme. Je voulais rentrer de bonne heure, mais j'ai rencontré Pierre d'Antan. Ces vieux garçons, c'est pédé comme tout, je n'ai pas pu m'en déposséder, mais, je t'assure, il n'y a pas de ma faute.

Le vieux garçon! mais on devrait lui éléver une statue, et apprendre à la jeunesse à le respecter, comme la plus haute incarnation du dévouement et de l'abnégation.

PIERRE D'ANTAN.

Leçons de chasse.

Il existe en Angleterre, dit M. E. Renoir, dans sa chronique de la *Liberté*, une organisation très complète destinée à instruire les jeunes chasseurs faisant leurs premières armes.

Des armuriers ont ouvert des cours pratiques de chasse avec tout le confort désirable et dans des conditions telles que le néophyte n'a plus d'excuse à sa maladresse, quand, après un certain nombre de cachets, on le livre à lui-même dans une chasse pour de vrai.

Le cours de chasse comporte d'abord ce que j'appellerai la salle d'étude ou plutôt les salles: des bouquets de bois, s'il vous plaît, un semblant de plaine et même peut-être un peu de marais, mais je n'en suis pas sûr. Ce dernier article ne se fait sans doute que sur commande!

Donc, un parc est aménagé de telle façon que le débutant, moins la longueur de la marche, puisse se donner l'illusion de la chasse la plus mouvementée. Il sort du bureau où il a retiré le nombre de cachets nécessaire à ses expéditions cynégétiques et se présente le fusil à la main. Un homme l'accompagne, lui place

l'arme, lui fait comprendre le fort et le faible de toutes les positions, le prévint contre toutes les imprudences, l'avertit du danger que deux coups chargés font courir à ses voisins et à lui-même.

L'élève sait tirer à la cible, supposons-nous, car c'est l'a b c du métier; ce qu'il s'agit de lui apprendre, c'est à se servir de son arme contre du gibier. On procédera par ordre en commençant sur le faisan, gros gibier au vol peasant. Voici l'élève devant un rideau d'arbres figurant à s'y méprendre les taillis où aime à se percher et à se blottir le bel oiseau. Dès que le jeune chasseur a fait quelques pas, il entend un bruit dans les fourrés ou voit partir à dix mètres de hauteur des faisans branchés. Ce ne sont pas des faisans, bien entendu, mais de grosses boules creuses de terre glaise qu'il doit abattre et démolir sous peine de se montrer trop mazette.

Tous les cas sont prévus, toutes les sortes de départ du gibier sont rendues fidèlement, avec l'imprévu, l'attente nécessaire et les envolées précipitées des couples restés sous le talon du chasseur.

En plaine, contre la perdrix, on l'exerce suivant la même méthode, on l'oblige à prendre le sillon par le travers, on le force à distinguer un oiseau blotti d'une motte de terre qui est presque de la même couleur, et des compagnies partent dans toutes les directions, compagnies représentées toujours par des balles en terre qu'il lui faut démolir.

Dès le 1^{er} septembre, les anecdotes sur la chasse abondent dans tous les journaux. Jacques Lefranc, du *Petit Parisien*, raconte celles-ci :

J'ai souvent entendu parler, dans mon enfance, d'un brave maître d'école qui avait la passion de la chasse et du chien courant. Son plus cruel tourment, quand il faisait la classe au village, c'était d'entendre suivre la meute du château dans le voisinage de son école. Si occupé qu'il fut de sa leçon, il trépignait chaque fois d'impatience, prêtait l'oreille, se trémoussait et en oubliait sa mission.

Comme il connaissait tous les chiens de la meute, il se rendait compte à leur voix des péripéties probables de la scène cynégétique.

Et, suivant son impression, il interrompait alors la leçon commencée pour dire à un de ses élèves :

— Tu entends ?
— Oui, Monsieur !
— C'est Miraut, n'est-ce pas ?
— Je le crois, Monsieur.

— Oui, oui, c'est bien Miraut ? proclamait le brave homme au bout d'un instant; eh bien ! alors le lièvre est fichu.

Un agent de la police de sûreté avait été chargé de surveiller, et d'arrêter au besoin, un individu demeurant à proximité d'un bois et qu'on supposait s'être réfugié là à la suite d'un méfait. Pour ne pas éveiller l'attention de celui qu'il devait ne point perdre de vue, l'agent avait revêtu un costume de chasseur. Et il trouvait que ce costume était bien celui qui lui convenait, car il était un chasseur enragé.

L'individu suspecté était également passionné pour la chasse; sous prétexte de se renseigner sur les points giboyeux du bois, l'agent l'accostait, lui parlait, le dévisageait.

Au bout de quelque temps, on s'étonna à la préfecture de police, à Paris, de n'avoir pas de ses nouvelles. Qu'était-il devenu ? Un autre agent fut envoyé aux informations.

On juge de la stupéfaction de ce dernier quand il vit son collègue chassant à travers bois avec celui qu'il avait mission d'arrêter !

Les deux chasseurs étaient devenus les meilleurs amis du monde !

L'envoyé de la préfecture n'en revenait pas !
— Vous oubliez donc, dit-il à son collègue, que votre compagnon est un criminel ?
— Lui ? répliqua le premier agent... Allons donc !... On ne peut être qu'un brave homme quand on est un aussi bon chasseur.

Aujourd'hui que la question de l'alcoolisme est plus que jamais débattue, que les sociétés de tempérance déplient de plus en plus d'activité et de persévérence, les vers qu'on va lire divertiront peut-être nos lecteurs pendant quelques instants :

La carafe et le vin.

Dialogue.

Un jour, sur une table abondamment servie, La carafe et le vin se tenaient compagnie ; Et tous deux, convaincus de leur utilité, Bien ayant le repas, jasaient en liberté. La bouteille disait :

A l'heure où chacun dîne, Que vient donc faire ici la carafe anodine ? Allons, retire-toi, liquide sans couleur, Ton contact fait pâlir ma divine liqueur ; Retourne d'où tu viens, ton eau, ma toute belle, N'est bonne toute au plus qu'à laver la vaisselle.

L'EAU

Breuvage plein d'orgueil, j'oserais vous prier De vouloir avant tout ne pas me tutoyer ; J'existe bien avant que la vigne fut née ; Jeune présomptueux, je me crois votre aînée ; J'adis le doigt de Dieu, m'indiquant le chemin, Me fit, pour le punir, noyer le genre humain ; L'Hymalaya sentit ma mortelle caresse. Voilà, petit Bordeaux, mon titre de noblesse.

LE VIN

Cela ne prouve pas la bonté de ton eau ; Tu ne fus, après tout, qu'un immense fléau. Aux noces de Cana, toi-même, en Gallilée, En vin fortifiant ton onde fut changée ; De ce miracle seul, tu peux t'enorgueillir ; As-tu de ce beau jour gardé le souvenir ?

L'EAU

Tu viens me rappeler une bien sotte histoire ; Ce fait humiliant n'a rien de bien notoire ; Mais ton affreux poison, de tous ingurgité, Abrutit lamentement la triste humanité ; On verse sur les fronts l'eau sainte du baptême, Et le cabaretier baptise aussi lui-même.

LE VIN

Produit nauséabond, va t'en, tu me fais peur. L'EAU
Retire-toi d'ici, trop bâchique liqueur. LE VIN
Je vais, sans plus tarder, t'obliger à te taire ; Tu sers à l'infirmier, même à l'apothicaire.

L'EAU

Je suis trop bonne, hélas ! voilà mon seul défaut. L'eau discutait en vain, le vin parlait trop haut ; Lorsque deux conviés à mines peu sévères, Vinrent mélanger le vin avec l'eau dans leurs verres. Le fait était brutal, et cette infusion Sut de nos ennemis hâter la fusion.

Bienheureux, selon moi, qui pourrait sans obstacle, Opérer de nos jours un semblable miracle.

HENRY, père.

Lé Tié-trones de Blonay.

Vo cognaité prao Blonay, cé galé veladzo avoué on tsaté, on pou ein amont dè Vevay.

Et bin, l'est ài dzeins dè stu veladzo que l'ài diont lè tié-trones àobin lè tere-trones et, se vo ne sédés pas porquier, vé vo lo dere :

Dado teimps io y'avai per tsu no dái lão, dái z'ors, dái seingliào et autre bités féroces, on chai étais pas tant à noce et on poavé pas dremi su sè dués z'orolhiès coumeint ora, allà pi ! kâ la né, clliao bités sè geinavont pas dè veni queri lão medzi tantquié dein lè veladzo et malheu à clliao que n'aviont pas bin cotté la

porta dè l'étrablio ; l'etiont sù que lâi manquâve lo leindéman onna faye, onna tchivra àobin on part dè tchivri et, se y'ein avâi min, clliao bités s'attaquâvont bo et bin à on vê et mimameint à on modzon.

Coumeint clliao lão et clliao z'ors fassont dâi carnadzo dâo dianstre pè châtre, lo Conset d'Etat avâi permis à tsacon dè lè tiâ sein ètre d'obedzi dè preindrè on permis tsi lo préfet et lo gouvernémeint bailliè mimameint dâi primès à clliao qu'ein poivont éterti ; mà lè lão et lè z'ors ne sont pas dâi bités que sè laissent cajolâ coumeint on tsat et cein n'allugâvè pas tant lè tsachâo qu'ein aviont on bocon poaire, kâ clliao z'animaux vo déchicotéront on chrétien tot coumeint on muton et s'on vint à lè manquâ, àobin que voûtron fusi vigné à ratâ, faut sè dépatsi dè décampâ, et s'on a dâi eindzalirès pè lè z'ertets que vo grâvont dè corrè, vo z'êts fottu, kâ, vo châtont dessus et hardi ! la boutifaille.

Don, ia dza grantein, on or avâi fe sa tanna dein lè bou ein amont dè Blonay et vgnai roudâ la né pè lo veladzo io l'avâi dza fê cauquîs bounès souyès dè tchivrè, dè mutons et dè tot cein que poai accrotsi.

Dévai la né, lè dzeins sè cottâvont dedein et et nion n'ousâvè ressailli ; lo dié ne criâvè rein mè lè z'haorès et n'javâi papi on tsat défrou, tant l'aviont poaire.

Mâ, nion n'avâi onco jamé vu cé or, quand bin l'aviont dza fê dâi battiès dein lè z'inverrons.

Tot parai, onna né pè vai Tsalandia, que la louna bailliè bin, on citoyen vint derè ào syndico que l'avâi apêcu l'or dézo on gros tsafagni on pou ein amont dâo veladzo.

Lo syndico, qu'étais on tot crâno, fe senâ ào fu et l'eut astout à sa mandze 'na veingtanna dè citoyens avoué dâi fusi et partont avoué lo gaillâ qu'avâi vu la bite contre l'eindrai io étais l'or.

— Vaidès-vo pas cé affrére nái ào fin bas dâo tsatagni ? se fe noûtron coo ài z'autro.

— Oï, ma fai, dese lo syndico, n'ein la bite sti iadzo !

Y'avâi bin, coumeint lo gaillâ desâi, on gros affrére nái tot avau dè l'arbro et coumeint la louna clliairivè onco prâo cllia né, cé affrére trantsivè su la nai et on arâi djurâ que cein rémouâvè.

— Vaidès-vo pas, syndico, le budzè ora !

— Oï, ma fai, dese on municipau.

— Pas tant dè clliao z'affrèrs, fe lo syndico, vo z'ai tré-ti tserdzi n'est-te pas ? Et bin vo z'allâ tré-ti meri su la bite et ào coumeindémeint dè feu ! hardi ! teri lo gatollion !

— En joue !... feu !

Et vouaïque 'na débordenaie dâo cinq cents diabliò que cein redrobbliâvè tantquiè pè su lè monts dè Tserdena.

— Budzè adé ! dese lo sergeant ein vouaitieint l'or.

— Eh bin, tserdzi vito tsacon onco on coup !

Et vouaïque mé 'na débordenaie dè la mettance, pi què la première.

— Sti iadzo, l'est tiâ ? desiront clliao citoyens ; no faut allâ vairè, se fassont ; mà n'ousâvont ni lè z'ons ni lè z'autro s'approtsi dè la bité.

— Et bin retserdzi tsacon onco on coup et mè, y'adré lo premi, se fâ on municipau, mà vo vindrè ti après mè, po se dâi iadzo... vo sédès... ne l'âi mé fié pas trào et ne mè tsau pas dè mè férâ agaffâ ora !

Ye vont don ti lè z'ons après lè z'autro, coumeint 'na granta serpeint sur la nai et qu'este que troviront :

Lo tronc dâo tsatagni io la nai avâi fondu pè lo fin bas pè lo sélao dè la dzornâ et cein fasâi 'na pliaça naira su la nai ; l'etâi don cé tronc que l'aviont prâi por on or.

Ma fai, vo vaidès d'ice lè recappaïs ; mà n'ont